Formation du traducteur dans le contexte multilingue de la RDC

Quelles compétences face aux défis actuels ?

Emmanuel Kambaja Musampa

Université de Mbujimayi et ISP Mbujimayi, République démocratique du Congo

Résumé : Dans cette contribution, nous nous proposons d'analyser le cursus de formation des apprentis traducteurs et apprentis interprètes, en République démocratique du Congo (RDC), pour voir si les cours proposés leur permettent de développer les compétences traductionnelles dont ils doivent faire montre dans leur contexte professionnel caractérisé par plusieurs défis (nous en avons retenu quatre). Nous nous servons de deux cadres théoriques : un cadre traductologique et un cadre pédagogique. Le cadre traductologique est constitué de deux théories : la théorie skopos et la théorie interprétative. Notre cadre pédagogique est l'« approche par compétences ». Nous tenons compte du fait que le futur professionnel de la traduction ou de l'interprétation devra œuvrer dans une situation sociolinguistique caractérisée par un multilinguisme dynamique. Après analyse, il s'est avéré que la formation des traducteurs et interprètes, en RDC, ne permet pas de développer toutes les compétences dont le professionnel de la traduction ou de l'interprétation a besoin.

Mots-clés : compétence traductionnelle, formation, approche par compétence.

Abstract : In this contribution, we propose to analyse the training curriculum of apprentice translators and apprentice interpreters in the Democratic Republic of Congo (DRC) to see if the courses offered enable them to develop the translation skills they need to demonstrate in their professional context characterized by several challenges (we have selected four). We use two theoretical frameworks : a translation studies framework and a pedagogical framework. The first framework consists of two theories : the skopos theory and the interpretative theory. Our pedagogical framework is the 'competency-based approach'. We take into account the fact that the future professional translator or interpreter will have to work in a sociolinguistic situation which is characterized by a dynamic multilingualism. After analysis, it became clear that our study showed that the training of translators and interpreters in the DRC does not make it possible to develop all the skills required from professional translators and interpreters.

Keywords : translation competence ; training ; competency-based approach.

1 Introduction

L'enseignement de la traduction a toujours été un processus dynamique, comme la traduction elle-même. Ce dynamisme de la traduction est lié aux attentes de la société et à celles du marché (Bueno Garcia, 2007). En R.D.C., comme partout ailleurs, l'environnement de travail du traducteur ou de l'interprète a sensiblement changé. De ce fait, la formation du professionnel de la traduction ou de l'interprétation fait face à des défis actuels dictés par le contexte multilingue dynamique dans lequel il est appelé à traduire. Le propre de tout enseignement étant de préparer le candidat à un exercice efficace et efficient de son métier, les écoles de formation des traducteurs de la RDC ont l'obligation d'adapter leur offre de formation aux nouveaux défis spécifiques et généraux, dans le contexte de la mondialisation. Nous faisons nôtre cette pensée de Carmen : *« The programme of Translation Studies must take into account the needs of contemporary society »* (Carmen, 1994 : 186)

La présente étude analyse les programmes universitaires de formation proposés aux apprentis traducteurs, en RDC, pour voir s'ils développent des compétences traductionnelles dont le professionnel a besoin dans le contexte multilingue du pays. Ce contexte présente de nouveaux défis pour les formateurs et les institutions de formation. Ces défis seront étudiés par rapport (i) à la multiplicité des langues congolaises (ii) aux technologies de l'information et de la communication, devenues depuis quelques décennies incontournables dans l'exercice de la profession de traducteur (iii) au changement du mode de travail du traducteur, obligé d'être un professionnel coopératif (iv) enfin, aux exigences de la qualité, quelle que soit la langue congolaise utilisée dans la station de travail.

2 Cadre théorique

Nous savons que la pédagogie de la traduction doit se fonder sur un cadre théorique double : un cadre traductologique et un cadre pédagogique. Notre cadre traductologique est constitué de deux théories : la théorie skopos (dite théorie fonctionnaliste) et la théorie interprétative. Jeremy Munday (2016 : 127) nous présente brièvement la théorie skopos en ces termes :

> *« (1) A translational action is determined by its skopos. (2) It is an offer of information (informationsangebot) in a target culture and target language (TL) concerning an offer of information in a source culture and source language (SL). (3) A translational action does not initiate an offer of information in a clearly reversible way. (4) The translatum (result of the translation) must be internally coherent. (5) The translatum must be coherent with the ST ».*

Selon Mathieu Guidère (2008 : 69), la question centrale dans la théorie interprétative est celle du « sens ». Ce dernier est de nature « non verbale » parce qu'il concerne aussi bien ce que le locuteur a dit (l'explicite) que ce qu'il a tu (l'implicite). Pour saisir ce « sens », le traducteur doit posséder un « bagage cognitif » qui englobe la connaissance du monde, la saisie du contexte et la compréhension du « vouloir-dire » de l'auteur.

Published in : Ndongo-Keller, Justine ; Ntakirutimana, Évariste ; Thierno Cisse, Mame ; Van Campenhoudt, Marc (dir.), *La traduction et l'interprétation en Afrique subsaharienne : les nouveaux défis d'un espace multilingue. Translation and Interpretation in Sub-Saharan Africa : New Challenges in a Multilingual Space*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003898, doi : 10.17184/eac.9782813003898

Les deux approches traductologiques s'inscrivent dans une orientation *cibliste* de la traduction (Ladmiral, 2015). Comme le recommande Christiane Nord (2008), la fonction communicative du texte cible est le guide qui dicte toutes les décisions, toutes les techniques et tous les choix traductionnels. C'est donc en fonction de cette fonction communicative que se fait l'interprétation du message à traduire selon le contexte. Interpréter pour traduire, c'est comprendre au-delà des mots puis exprimer un sens déverbalisé, comme l'ont souligné Danica Seleskovitch et Marianne Lederer (2001 : 5).

L'orientation cibliste s'impose à nous puisqu'assurer un service de traduction revient à assurer un service de communication. Le processus de traduction, lui-même, ne se déroule-t-il pas fondamentalement comme toute communication monolingue ? En effet, la plupart des traductions sont lues sans la moindre pensée au texte source.

Par ailleurs, notre paradigme pédagogique est *l'approche par compétence*. Cette approche se justifie par le fait que former un traducteur n'est rien d'autre que former un professionnel à des pratiques efficientes, dictées par des savoirs qu'il doit s'approprier. Nous faisons nôtre le point de vue selon lequel « l'objectif premier de la formation [des traducteurs et interprètes] est de former de véritables professionnels de la traduction et de développer des compétences identifiables chez l'étudiant » (Abi Abboud, 2010 : 38). Un deuxième argument est que la traduction est une activité qui n'est jamais la même. Pour ce faire, l'apprenti traducteur doit développer des dispositions lui permettant désormais de générer des conduites adaptées face à des situations diverses et changeantes (Chauvigné et Coulet, 2010 : 16).

Venons-en à présent à la définition de la notion de compétence. De manière générale, une compétence professionnelle (au sens de « propre à un entourage et une situation de travail » (Abi Abboud, 2010 : 22), se définit comme :

> *« Les caractéristiques que possèdent certaines personnes qui font que leur comportement soit spécialement satisfaisant dans l'entreprise ou l'organisation à laquelle elles appartiennent. Les compétences concernent le comportement et se manifestent à travers la conduite, elles sont donc un ensemble de connaissances, d'habiletés, de valeurs, d'habitudes et de motivations. »* (Dirube cité par Amparo Hurtado Albir, 2008, 19)

Dans l'approche par compétences, il faut distinguer deux types, à savoir les générales et les spécifiques. Dans la formation du traducteur et de l'interprète, les deux types s'imbriquent parfaitement. Les compétences générales, qui ne sont pas propres au métier de traducteur ou d'interprète sont aussi importantes dans la réussite de la traduction que les compétences spécifiques. Rappelons-en quelques-unes telles que la maîtrise de l'outil informatique, la capacité de recherche et de gestion de l'information, la capacité de planification, la capacité de mobiliser les connaissances encyclopédiques, etc. Les compétences spécifiques constituent ce que les pédagogues de la traduction appellent « la compétence traductionnelle » (CT). Elles sont spécifiques à chaque profil professionnel du formé. Dans le domaine de la traduction, il existe un certain nombre de compétences spécifiques au profil du traducteur et d'autres au profil de l'interprète.

Published in : Ndongo-Keller, Justine ; Ntakirutimana, Évariste ; Thierno Cisse, Mame ; Van Campenhoudt, Marc (dir.), *La traduction et l'interprétation en Afrique subsaharienne : les nouveaux défis d'un espace multilingue. Translation and Interpretation in Sub-Saharan Africa : New Challenges in a Multilingual Space*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003898, doi : 10.17184/eac.9782813003898

Selon le modèle holistique de PACTE (Hurtado, 2008, 29), la compétence de traduction se compose des sous-composantes ci-après : (1) la sous-compétence bilingue, constituée des connaissances pragmatiques et sociolinguistiques de deux systèmes linguistiques (2) la sous-composante extralinguistique constituée des connaissances biculturelles, encyclopédiques et thématiques, textuelles et lexico-grammaticales (3) la sous-composante des connaissances en traduction constituée des principes qui régissent la traduction et le monde professionnel de la traduction (4) la sous-composante instrumentale constituée des connaissances concernant l'utilisation des outils d'aide à la traduction (5) la sous-composante stratégique permettant l'efficacité du processus de traduction et la résolution des problèmes rencontrés.

La compétence d'interprétation comprend, pour sa part, les six compétences spécifiques suivantes : (1) les compétences professionnelles (connaître les techniques inhérentes aux modes d'interprétation) (2) les compétences méthodologiques (connaître les étapes du travail d'interprétation) (3) les compétences stratégiques (en rapport avec la stratégie de documentation et d'archivage) (4) les compétences extralinguistiques (en rapport avec les connaissances encyclopédiques, biculturelles et thématiques) (5) les compétences instrumentales (en rapport avec l'utilisation des outils de l'interprète) (6) les compétences éthiques (en rapport avec les principes éthiques et protocolaires de la profession). À ces six, nous en ajoutons une septième (7) la compétence de prise de notes lorsqu'il s'agit de l'interprétation consécutive.

Avant de nous lancer dans l'analyse proprement dite des compétences requises en rapport avec les défis liés au contexte multilingue, nous présenterons d'abord brièvement un panorama de la formation du traducteur en RDC.

3 Brève présentation de la formation des traducteurs/interprètes en RDC

En rapport avec la traduction, nous distinguons deux orientations d'enseignement en RDC : la première est celle de la traduction comme enseignement complémentaire et la deuxième, celle de la traduction comme enseignement professionnalisant. La traduction « enseignement complémentaire » s'enseigne dans les départements des langues étrangères (Lettres et civilisation anglaises, Langues et affaires, Anglais et culture africaine) à la Faculté des Lettres et Sciences humaines des universités de Lubumbashi, de Kinshasa, de Kisangani, de Mbujimayi et à la Section Lettres et sciences humaines des Instituts supérieurs pédagogiques (plus de 100). L'enseignement professionnalisant se donne dans le Département de Traduction et interprétariat dans deux universités : l'Université pédagogique nationale et l'Université de Kinshasa. Nous apporterons des détails sur chaque établissement, en rapport avec l'orientation de l'enseignement de la traduction.

3.1 La traduction comme enseignement complémentaire

Au statut d'enseignement complémentaire, la traduction est enseignée soit comme « cours d'information » destiné aux étudiants en linguistique ou en littérature étrangère, soit comme « matière secondaire » permettant de multiplier des embauches pour les étudiants des départements des langues étrangères.

Published in : Ndongo-Keller, Justine ; Ntakirutimana, Évariste ; Thierno Cisse, Mame ; Van Campenhoudt, Marc (dir.), *La traduction et l'interprétation en Afrique subsaharienne : les nouveaux défis d'un espace multilingue. Translation and Interpretation in Sub-Saharan Africa : New Challenges in a Multilingual Space*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003898, doi : 10.17184/eac.9782813003898

Ainsi, il est inscrit au département des Lettres et civilisations anglaises, à l'Université de Kinshasa et à l'Université de Lubumbashi, un cours de *Traductologie* (45 h), comme « cours d'information ». Dans le même ordre d'idées, un cours intitulé *La théorie et la pratique de la traduction français – anglais* (75 h) est inscrit comme matière secondaire, en première licence (Bac+4) au Département de Langues et affaires de trois universités : Université de Lubumbashi, Université de Kisangani et Université de Mbujimayi.

Un cas particulier est celui du département des sciences du langage de l'Université de Lubumbashi. Il y existe deux options pour les étudiants de Licence : l'option « Linguistique » et l'option « Interprétariat et traduction ». Les étudiants qui optent pour l'interprétariat et la traduction suivent, en plus d'autres « sciences du langage », quelques cours de traduction et d'interprétation. À l'issue de leur cursus, ils ne sont pas aussi professionnels que ceux qui ont suivi un enseignement professionnalisant. Dans cette dernière option qui nous intéresse, les étudiants, ayant déjà étudié au graduat (Bac+3) un cours intitulé « La théorie et la pratique de la traduction » (75 h), apprennent sur les deux ans de Licence deux matières liées à la traduction : *la traductologie approfondie* (30 h) et *la traductologie et les moyens techniques de télécommunication* (60 h). Entre temps, les étudiants inscrits en Linguistique apprennent, comme cours d'information, un seul cours relatif à la traduction : *les problèmes théoriques et pratiques de la traduction* (75 h). Dans la centaine d'Instituts supérieurs pédagogiques, institutions chargées de former les enseignants du secondaire (collège et lycée), est inscrit un cours intitulé *La théorie de la traduction et la pratique d'interprétation* (45 h), comme matière secondaire.

Notre analyse ne portant pas sur ce type d'enseignement, nous nous tournons ci-dessous vers l'enseignement professionnalisant.

3.2 L'enseignement professionnalisant de la traduction et de l'interprétation

En République démocratique du Congo, c'est l'actuelle Université pédagogique nationale (UPN) qui a organisé pour la première fois la formation des traducteurs et interprètes professionnels. En 1997, elle a créé l'École de traduction et d'Interprétariat (ETI). Elle avait défini ainsi les langues de travail :

> *« Les langues proposées sont : l'allemand, l'anglais, l'arabe, le chinois, l'espagnol, le français, le portugais et les quatre langues nationales congolaises (cilubà, kikongo, lingala et le swahili). [...] Pour définir les langues de travail, l'ETI utilise le classement en vigueur dans le domaine de la traduction et de l'interprétation. [...] Pour les francophones, la première langue est le français. [...] L'anglais est la première langue étrangère. [...] Pour les candidats bilingues, la deuxième langue doit être d'un niveau exceptionnel, proche d'une langue maternelle. [...] Et la troisième langue et la deuxième langue étrangère [choisie parmi les langues suivantes : l'allemand, l'arabe, le chinois, l'espagnol et le portugais]. Elle doit être lue et comprise de façon aussi complète que la première et la deuxième »* (Université pédagogique nationale, s.d : 4-5).

Published in : Ndongo-Keller, Justine ; Ntakirutimana, Évariste ; Thierno Cisse, Mame ; Van Campenhoudt, Marc (dir.), *La traduction et l'interprétation en Afrique subsaharienne : les nouveaux défis d'un espace multilingue. Translation and Interpretation in Sub-Saharan Africa : New Challenges in a Multilingual Space*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003898, doi : 10.17184/eac.9782813003898

Dans ses débuts, l'UPN avait conçu son propre programme de cours. Elle faisait ainsi œuvre de pionnière dans le domaine de la formation des traducteurs et interprètes en RDC. Ce programme fut remplacé par un programme national qui, toutefois, s'en inspirait largement.

Longtemps après l'Université pédagogique, l'Université de Kinshasa a aussi commencé à former, à la Faculté des Lettres et Sciences humaines, des traducteurs et interprètes professionnels. Ces professionnels sont formés au Département de Traduction et Interprétariat. Cette université est à sa cinquième année de formation.

Actuellement, seules ces deux universités offrent une formation professionnelle « complète », conformément au programme national ci-après, couvrant cinq années d'études.

4 Programme des cours de formation des traducteurs et interprètes professionnels

Le programme national propose les parcours suivants :

(1) l'expression orale et la rédaction structurées ainsi :

— les connaissances linguistiques, transmises par les cours de grammaire et rédaction françaises, grammaire et rédaction anglaises, étude d'une 3e langue étrangère au choix, conversation anglaise, expression orale et écrite en français, exercices de syntaxe et exercices audio-oraux, débats multilingues simultanés, pratique de la langue anglaise ;

— la rédaction : *Reading*, rhétorique française, correspondance anglaise, correspondance française, stylistique française et rédaction, exercices de synthèse et discussion dans la langue d'étude ;

(2) la traduction générale : par les cours d'exercices de traduction en langue congolaise, séminaire de traduction, exercices pratiques de traduction ;

(3) la traduction spécialisée : par les cours de traduction des textes économiques, juridiques, politiques, scientifiques, techniques, et la traduction visuelle ;

(4) l'interprétation simultanée et consécutive. Les cours suivants y concourent : traduction simultanée, exercice d'interprétation, exercice de traduction instantanée, interprétation de liaison, exercices pratiques d'interprétation consécutive, exercices pratiques d'interprétation simultanée ;

(5) la traductologie : principes généraux de traduction, exercices fondamentaux de traduction ;

(6) les outils d'aide à la traduction. Un seul cours relève de cette formation : initiation aux outils informatiques d'aide à la traduction ;

(7) les notions de linguistique générale et appliquée : linguistique générale, linguistique africaine, étude comparative des langues bantu, dialectologie générale et sociologie du langage, linguistique appliquée à la traduction ;

(8) Les savoirs complémentaires : économie sociale et politique, droit public et privé, littérature contemporaine, éducation à la citoyenneté, initiation à la recherche scientifique, droit du travail, séminaire des problèmes économiques et sociaux, relations

Published in : Ndongo-Keller, Justine ; Ntakirutimana, Évariste ; Thierno Cisse, Mame ; Van Campenhoudt, Marc (dir.), *La traduction et l'interprétation en Afrique subsaharienne : les nouveaux défis d'un espace multilingue. Translation and Interpretation in Sub-Saharan Africa : New Challenges in a Multilingual Space*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003898, doi : 10.17184/eac.9782813003898

internationales, structures politiques, économiques, sociales et culturelles, méthodes de recherche en sciences sociales, exercices d'économie et la gestion d'entreprise, droit industriel et législation sociale, droit international privé, histoire diplomatique.

Le cursus prévoit que l'apprenti traducteur rédige un travail de fin de premier cycle (3 ans), puis un mémoire de licence au terme du second cycle.

5 Quelle formation pour relever les défis dans le contexte multilingue de la RDC ?

Il est temps d'analyser le contenu de la formation offerte aux apprentis traducteurs pour voir s'il peut leur permettre de relever les défis de la vie professionnelle. Nous en ferons l'analyse en prenant en compte le fonctionnalisme, la théorie interprétative et l'approche par compétence, comme nous l'avons déjà évoqué supra. Notre analyse procédera défi par défi.



Figure 1 – Source : (Hulstaert, 1950 : 72)

Published in : Ndongo-Keller, Justine ; Ntakirutimana, Évariste ; Thierno Cisse, Mame ; Van Campenhoudt, Marc (dir.), *La traduction et l'interprétation en Afrique subsaharienne : les nouveaux défis d'un espace multilingue. Translation and Interpretation in Sub-Saharan Africa : New Challenges in a Multilingual Space*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003898, doi : 10.17184/eac.9782813003898

Cette ancienne carte illustre non seulement la multiplicité des langues mais aussi la diversité ethnique. L'auteur présente les locuteurs en termes d'ethnie. Par exemple : les Baluba sont ceux qui parlent le cilubà, les Bakongo parlent le kikongo, les Babemba parlent le kibemba, etc.

Un autre détail important est que Hulstaert (*op. cit.*) présente les langues en fonction de leur poids « démographique ». Les langues parlées par de grands groupes ethniques sont représentées avec des caractères de grande taille ; les autres par des caractères de moindre taille.

5.1 La multiplicité des langues de la RDC

La RDC est l'un des pays de l'Afrique caractérisés par une grande multiplicité des langues. Les inventaires varient entre 160 et 260 langues appartenant à des familles linguistiques différentes. À ce nombre des langues nationales, s'ajoute le français, langue officielle. En même temps, l'anglais continue à s'imposer dans le domaine scientifique comme véhicule le plus important de la communication. Par conséquent, les langues constituent des « barrières » à différents niveaux et dans différents contextes de communication.

En rapport avec ce défi, le programme de formation n'offre aux traducteurs qu'un seul cours pratique : *exercices de traduction en langue congolaise*. Cet intitulé aussi vague véhicule un sous-entendu : l'apprenti traducteur est formé prioritairement pour traduire de l'anglais vers le français. On privilégie la traduction qui va de la langue dominante vers la langue dominée. C'est dans ce sens de traduction que se déploiera l'activité professionnelle de l'apprenti traducteur. En effet, le programme développe la compétence bilingue à partir de cette paire. Il est vrai que la paire anglais-français donne plus de chance au formé pour son insertion professionnelle. Cependant l'université doit prendre aussi en compte des attentes sociales des Congolais sur divers plans : éducatif, scientifique, culturel, publicitaire, médical et pharmaceutique, etc.

À propos des langues de travail du traducteur, Daniel Gouadec (2009 : 27-28) écrivait : « À la question de savoir quelles langues les futurs traducteurs devraient étudier pour avoir les meilleures chances d'insertion professionnelle, on peut répondre que l'idéal semblerait être la combinaison de l'anglais, d'une langue répandue (allemand, espagnol, arabe) et d'une langue très peu répandue ». C'est clair que les langues congolaises correspondent chacune à « cette langue très peu répandue ». Mais il est temps de développer une compétence bilingue pour permettre à l'apprenti traducteur d'utiliser efficacement une (au moins) des langues congolaises pour répondre aux attentes de la société congolaise.

De ce qui précède, on déduit que le traducteur congolais formé dans une université de la RDC n'est pas préparé pour se servir d'une des langues congolaises dans sa station de travail. Regardons les langues de travail choisies pour lui : l'anglais, le français et une troisième langue qui est une deuxième langue étrangère (qui équivaut à la « langue répandue » dont parle Gouadec [2009 : 27]), à savoir l'allemand, l'arabe, le chinois, l'espagnol et le portugais. Le cours prévoit la maîtrise plus ou moins acceptable de cette troisième langue étrangère.

Published in : Ndongo-Keller, Justine ; Ntakirutimana, Évariste ; Thierno Cisse, Mame ; Van Campenhoudt, Marc (dir.), *La traduction et l'interprétation en Afrique subsaharienne : les nouveaux défis d'un espace multilingue. Translation and Interpretation in Sub-Saharan Africa : New Challenges in a Multilingual Space*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003898, doi : 10.17184/eac.9782813003898

On peut admettre que l'université congolaise considère comme inutile d'apprendre sa langue maternelle, puisque chaque traducteur est supposé être capable de traduire vers sa langue maternelle. Ceci n'est évident que pour l'interprétariat et non pour la traduction. En effet, les élèves congolais ne sont pas scolarisés dans leurs langues locales au cours de leur apprentissage ni à l'école primaire ni au secondaire. Certes, il existe quelques rares écoles dans lesquelles le premier cycle du primaire se déroule dans la langue locale. Cependant, elles sont très rares. Et quand bien même à ce niveau on enseigne en langue locale, l'on n'apprend pas les techniques de rédaction. Or, le traducteur est un rédacteur. Il apparaît ainsi évident que le traducteur congolais n'est pas formé pour travailler en incluant l'une des langues congolaises dans sa paire de travail.

L'on comprend aisément que les apprentis traducteurs n'ont pas de compétence pour relever le défi de la multiplicité des langues sur le terrain congolais. Une des conséquences les plus naturelles est que la traduction vers les langues congolaises est une aubaine pour ceux qui connaissent ces langues, sans pourtant être formés à la profession de traducteur. Or, nous savons que la traduction entre les mains inexpertes est une trahison pouvant entraîner des conséquences néfastes.

Nous voudrons donner une anecdote comme illustration du manque de professionnalisme de ceux auxquels l'on a abandonné la traduction vers les langues congolaises. On observe que dans la traduction en cilubà de la *Constitution de la République* (promulguée en 2006), la province du Kasaï central n'existe pas. À la place, le traducteur insère une autre province qui, elle, n'est pas reconnue par le texte original en français, à savoir la province de la Lulua, comme on peut l'observer ci-dessous.

Tableau 1 – (Source : CEI. 2006. Constitution de la République Démocratique du Congo [pour le texte source] et Diyi dikulu dia ditunga dia Kongu wa mungalata [pour le texte cible])

Français	*Cilubà*
Article 2 La République Démocratique du Congo est composée de la ville de Kinshasa et de 25 provinces dotées de la personnalité juridique.	*Kanungu ka 2* *Ditunga dia Kongu wa Mungalata ndikumbajija kudi tshimenga tshia Kinshasa ne kudi polovensa 25 mikala ne bwikadi bwa pa mêyi ne mikandu.*
Ces provinces sont Bas-Uele, Équateur, Haut-Lomami, Haut-Katanga, Haut-Uele, Ituri, Kasaï, Kasaï Oriental, Kongo central, Kwango, Kwilu, Lomami, Lulalaba, Kasaï central, Mai-Ndombe, Maniema, Mongala, Nord-Kivu, Nord-Ubangi, Sankuru, Sud-Kivu, Sud-Ubangi, Tanganyika, Tshopo, Tshuapa.	*Polovensa ayi nyôyo eyi : Bas-Uele, Equateur, Haut-Lomami, Haut-Katanga, Haut-Uele, Ituri, Kasaï, Kasaï Oriental, Kongo central, Kwango, Kwilu, Lomami, Lualaba, Lulua, Mai-Ndombe, Maniema, Mongala, Nord-Kivu, Nord-Ubangi, Sankuru, Sud-Kivu, Sud-Ubangi, Tanganyika, Tshopo, Tshuapa. (sic)*

Published in : Ndongo-Keller, Justine ; Ntakirutimana, Évariste ; Thierno Cisse, Mame ; Van Campenhoudt, Marc (dir.), *La traduction et l'interprétation en Afrique subsaharienne : les nouveaux défis d'un espace multilingue. Translation and Interpretation in Sub-Saharan Africa : New Challenges in a Multilingual Space*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003898, doi : 10.17184/eac.9782813003898

Tout traductologue comprend que cette traduction n'a pas été faite de manière professionnelle. Il a manqué une des étapes importantes garantes de la bonne qualité : la révision. Comme Daniel Gouadec [2009 : 59] l'affirme :

> *« . . . le réviseur garantit la qualité linguistique, technique, et traductionnelle en intervenant pour corriger les erreurs mais aussi, le cas échéant, pour améliorer, modifier ou compléter le texte de la traduction ».*

D'autres incorrections notables sont légion dans d'autres traductions faites par les non-professionnels en langues congolaises. La traduction en cilubà de la Convention sur les droits de l'enfant vient à notre rescousse.

Français	Cilubà
Tous les enfants ont droit à une alimentation suffisante et à une *nutrition équilibrée*	*Bana bonso badi ne bwa kwikala biadidia bikumbana ne* ndishilu mutwangane (sic)

Nous constatons que le traducteur n'a pas pu comprendre le concept *nutrition équilibrée*. Il aurait dû rechercher des informations *ad hoc*, auprès de sources, en vue de s'approprier l'information. Nous savons que « l'appropriation, terme de la compréhension, passe elle-même par la construction progressive du référent visé par le propos, appréhendé par l'intermédiaire de représentations mentales construites, tant structurelle que référentielle dans un mouvement de double distanciation » (Plassard, 2007 : 144). N'ayant pas compris l'information véhiculée par le concept *nutrition équilibrée*, le traducteur le rend par une traduction malheureuse « *ndishilu mutwangana* ». Celle-ci contient deux défauts majeurs : le premier est la confusion entre *ndìùlu* (l'alimentation) et *ndìshilu* (manière de nourrir). Le deuxième est l'usage du mot impropre, le participe *mutwàngàna* (lié). Par conséquent, la traduction devient incompréhensible en cilubà.

De ce qui précède, nous retenons la nécessité d'accorder une place importante à l'enseignement du processus de compréhension dans la didactique de la traduction. Pour montrer la complexité de ce processus, Katharina Reiss (2009 : 59) écrivait :

> *« Pour un traducteur, la compréhension du texte est une problématique offrant, comme Janus, deux faces opposées : il s'agit non seulement de comprendre le texte qu'il est question de traduire, mais aussi de faire comprendre ce texte dans l'autre langue, autrement dit dans la langue-cible »*

Au pire, l'on constate que même les publicités sont transcodées et parsemées de fautes d'orthographe. Évoquons, à titre illustratif la traduction en kiswahili (variété parlée à Lubumbashi) de la publicité de la Banque B.I.A.C.

Published in : Ndongo-Keller, Justine ; Ntakirutimana, Évariste ; Thierno Cisse, Mame ; Van Campenhoudt, Marc (dir.), *La traduction et l'interprétation en Afrique subsaharienne : les nouveaux défis d'un espace multilingue. Translation and Interpretation in Sub-Saharan Africa : New Challenges in a Multilingual Space*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003898, doi : 10.17184/eac.9782813003898

Français	Kiswahili
Réussir ses projets c'est aussi avoir une bonne banque. À chaque étape de votre vie, un conseiller B.I.A.C. est à vos côtés pour réaliser vos projets.	*Investissement ya mzuri iko mu banque ya mzuri. Kila shiku ya maisha zenu, conseiller B.I.A.C. iko pembeni zenu ju ya kubasaidia kukwisha kweli* mahamu zenu zote.
B.I.A.C., la force d'entreprendre	B.I.A.C., la force d'entreprendre.

Parmi les fautes qui modifient le sens du message. Le verbe *kukwisha* n'existe pas. La faute consiste ici à doubler le préfixe de l'infinitif. Le traducteur ignore que *kwisha* (finir) est la forme de l'infinitif, s'analysant en *ku-isha*. La semi-consonne -*w*- est issue du contact des deux voyelles : *u* + *i*. Le deuxième préfixe *ku*- ajouté à l'initial est une faute de morphologie, nuisant à l'équivalence sémantique. L'adaptation du traducteur en kiswahili ne réexprime pas la pensée originale en français. Le premier énoncé français porte sur la réussite de ses projets grâce au choix d'une bonne banque (sous-entendu telle que B.I.A.C.). Par contre, l'adaptation en kiswahili porte sur le bon investissement qui se ferait en déposant de l'argent dans une bonne banque (sous-entendu telle que B.I.A.C.). En outre, le deuxième énoncé véhicule, entre autres informations, que le conseiller accompagne le client de la banque B.I.A.C. pour l'aider à réaliser ses projets. Tandis que l'adaptation en kiswahili voudrait montrer que le conseiller aide le client à étancher toutes ses soifs (considérant que *kukwisha* renvoie à *kwisha*).

Toutefois, nous ne voulons pas dire qu'aucun traducteur ne réussit dans son activité, en R.D.C.

Par ailleurs, le manque de maîtrise des langues congolaises comme langues de traduction fait que les informations de toute nature ne circulent pas aisément entre les multiples ethnies de la RDC par le moyen de la traduction. Ce qui laisse un champ libre à la tradition orale avec sa vivacité et avec ses déformations. La bonne traduction assurerait aussi la circulation de la bonne information en diverses langues congolaises et étrangères sur l'ensemble du territoire national, comme c'est le cas aujourd'hui pour l'Union européenne. Il est vrai que tout n'est pas parfait dans cette « communauté », néanmoins les efforts qui y sont entrepris doivent inciter les décideurs congolais à réviser la politique linguistique du pays.

Nous ne voulons pas dire que l'on devra enseigner toutes les langues aux traducteurs. Leur multiplicité est aussi une source d'érosion financière si l'on doit traduire dans toutes. Ainsi, la politique linguistique de la R.D.C. consacre déjà quatre langues comme langues officielles. La Constitution oblige même que la loi soit traduite dans ces langues dans un délai de soixante jours, à dater de la promulgation (article 142). Les écoles de formation des traducteurs doivent donc développer une compétence communicative dans deux langues congolaises chez les apprentis traducteurs.

Cette compétence est aussi requise, *mutatis mutandis*, pour l'interprète. Il doit maîtriser la langue cible. Cependant, comme pour l'apprenti traducteur, le programme n'offre aucune compétence bilingue à l'apprenti interprète en langues congolaises. Ceci

Published in : Ndongo-Keller, Justine ; Ntakirutimana, Évariste ; Thierno Cisse, Mame ; Van Campenhoudt, Marc (dir.), *La traduction et l'interprétation en Afrique subsaharienne : les nouveaux défis d'un espace multilingue. Translation and Interpretation in Sub-Saharan Africa : New Challenges in a Multilingual Space*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003898, doi : 10.17184/eac.9782813003898

entraîne des difficultés de différents ordres en plein exercice de son métier, s'il devait traduire vers ces langues.

5.2 Défis par rapport aux outils

Le traducteur doit avoir une compétence instrumentale, comme nous l'avons indiqué ci-dessus. Cette compétence lui permet d'utiliser correctement et efficacement les outils informatiques disponibles en supports électroniques ou en ligne : mémoires de traduction, ressources dédiées ou « aides passives », logiciels de traitement terminologique et d'extraction phraséologique, bases des données terminologiques ainsi que les ressources documentaires, et des personnes-ressources. Il s'avère après analyse du programme de formation que l'apprenti traducteur n'a qu'un seul cours d'initiation aux outils informatiques d'aide à la traduction. Mais face aux outils informatiques d'aide à la traduction, les défis pour celui qui voudrait traduire en incorporant une des langues de la RDC sont légion. De prime abord, les outils ne peuvent apporter une aide active, au traducteur congolais, que lorsqu'il travaille sur une paire des langues les plus parlées au monde (anglais, français, espagnol, chinois, portugais, arabe, pour le cas qui nous concerne en RDC). Dans le cas contraire, étant donné que les langues congolaises ne sont pas répertoriées parmi celles qui se trouvent exploitées par ces outils d'aide, le traducteur congolais doit continuer à travailler de manière traditionnelle. Il peut cependant recevoir de l'aide passive en consultant des moteurs de recherche ou des portails pouvant lui fournir quelques informations utiles pour sa prestation. Une bonne connaissance et une bonne compréhension, y compris contextuelle, du texte source sont indispensables. Comme l'a si bien souligné Delphine Chartier (2012 : 27) : *« les seules compétences linguistiques sont largement insuffisantes. Il est impératif de connaître le contexte historique, géographique, sociologique du texte source et pour cela, il faut s'informer, lire… »*

Le programme ne développe pas la compétence instrumentale des apprentis en ce qui concerne les autres formes de traduction. Il continue à véhiculer l'image de la traduction d'antan limitée au transfert du contenu d'un texte en langue source vers un texte en langue cible. Actuellement, nous voyons une forte demande des supports DVD et des films en langues congolaises ; malheureusement cette demande ne peut pas être satisfaite, faute de compétence des traducteurs formés en RDC. Il n'y a aucun cours de sous-titrage, de doublage, des questions approfondies de localisation en langues congolaises.

Il n'est nullement question de chercher plus loin pour voir comment la demande de la traduction audiovisuelle a poussé les journalistes à s'improviser « interprètes » des séries espagnoles, traduites déjà en français et diffusées sur la chaîne Novelas ou des séries nigérianes. Les séries tanzaniennes prisées par les Congolais ont besoin d'être traduites. Les téléspectateurs ne comprennent que partiellement ce qui est dit dans cette variété du kiswahili standard. Par-dessus tout, c'est un marché important entre pays africains partageant une même langue (malgré les variétés linguistiques). Il suffit de sous-titrer et cela permet d'écouler davantage les supports. Notons que le commerce de l'audiovisuel en RDC constituerait un grand marché si l'industrie de la traduction en langues nationales existait.

Published in : Ndongo-Keller, Justine ; Ntakirutimana, Évariste ; Thierno Cisse, Mame ; Van Campenhoudt, Marc (dir.), *La traduction et l'interprétation en Afrique subsaharienne : les nouveaux défis d'un espace multilingue. Translation and Interpretation in Sub-Saharan Africa : New Challenges in a Multilingual Space*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003898, doi : 10.17184/eac.9782813003898

Si aujourd'hui la traduction explore de nouveaux genres, comme la localisation, la veille multilingue, le cursus congolais continue à ignorer, pour sa part, toutes les évolutions du métier de traducteur en dépit du taux croissant de l'entrée de l'Internet en RDC. Il y a une véritable fracture entre le programme et l'environnement de l'apprenti traducteur. La localisation (transfert en langues locales des contenus véhiculés par les supports Web) en langues congolaises n'existe pas encore sur le Web. On se contente de localiser en français. Ceci constitue un défi de taille, et réduit davantage l'audience de la cible.

Pourtant les statistiques indiquent que si un site s'adresse à un internaute dans sa langue maternelle, les chances que ce dernier continue sa navigation sur ce site sont multipliées par deux et les chances qu'il achète les produits ou services vantés sur ce même site le sont par quatre (Kareh, 2010).

Par rapport à la formation de l'interprète, nous constatons que le programme lui offre, en dernière année, un cours intitulé « des exercices consacrés à l'interprétation simultanée et à l'interprétation consécutive ». Il s'agit de développer la composante stratégique et méthodologique de l'apprenti interprète, et non de développer sa compétence instrumentale. En effet, ces exercices ne se font pas dans une cabine de pratique, à partir de laquelle l'interprète traduit vers une des langues congolaises. Aucune des deux universités (Université de Kinshasa et Université pédagogique nationale) qui forment des interprètes professionnels congolais ne dispose de cabine de pratique de l'interprétation. Ainsi, l'apprenti ne s'exerce pas à parler en langue cible en même temps qu'il entend un discours en langue source.

5.3 Défis par rapport au changement du mode de travail du traducteur

Le travail du traducteur n'est plus un travail en solitaire. La première raison en est que personne ne peut connaître toutes les langues du marché de la RDC. Ainsi, il est important que le multilinguisme soit exploité comme un atout économique : plus il y a des langues vers lesquelles et à partir desquelles on traduit en RDC, plus les traducteurs augmenteront leurs revenus financiers. La deuxième raison en est que plus l'on est en nombre suffisant, plus on travaille aussi sur les langues de grands groupes ethniques autres que des langues nationales, comme par exemple l'*otetela*, le *nande* et le *bemba*.

En rapport avec ce défi, nous constatons qu'il manque une véritable formation professionnelle qui consisterait à former l'apprenti traducteur à travailler en équipe au sein d'une entreprise ou dans un cabinet de traduction. Il s'avère que le cursus proposé ne permet pas de développer la sous-composante des connaissances en traduction qui permet au futur traducteur ou interprète de s'intégrer dans le monde professionnel de la traduction.

Il n'est pas inutile de rappeler que cette compétence permet aussi au traducteur de coopérer avec les spécialistes dans les domaines de spécialité sur lesquels il travaille. Dans le programme, il est prévu un séminaire traitant des problèmes économiques et sociaux. Ce cours permet aux apprentis traducteurs de contacter des spécialistes, de documenter les données et de les discuter. Cette pratique est formatrice pour la « coopération » avec les autres, en plus de la compétence encyclopédique qu'elle vise

Published in : Ndongo-Keller, Justine ; Ntakirutimana, Évariste ; Thierno Cisse, Mame ; Van Campenhoudt, Marc (dir.), *La traduction et l'interprétation en Afrique subsaharienne : les nouveaux défis d'un espace multilingue. Translation and Interpretation in Sub-Saharan Africa : New Challenges in a Multilingual Space*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003898, doi : 10.17184/eac.9782813003898

aussi. Dans les cours de traduction des textes spécialisés, si les apprentis sont également initiés à la recherche de l'information *ad hoc*, cette pratique aiderait à former la compétence stratégique. Dans le contexte de la diglossie congolaise, ces contacts permettraient de résoudre des problèmes terminologiques inhérents aux langues de faible usage à des fins scientifiques. C'est grâce à cette collaboration que sera assurée la qualité de la traduction tout au long de la chaîne de production.

Rien n'est fait pour développer chez l'apprenti interprète la composante des connaissances en traduction, en vue de lui présenter les marchés : ceux qui existent déjà (les organismes internationaux, les organisateurs des conférences internationales, les hommes d'affaires, près les tribunaux...), ceux à créer ; ceux auxquels il peut accéder seul et ceux pour lesquels une coopération avec d'autres interprètes est nécessaire. En d'autres termes, le fait qu'il manque un *cours d'analyse des marchés d'interprétation* ne permet pas de former l'étudiant pour la compétitivité. Le multilinguisme en RDC (avec la présence à la fois des langues étrangères et de langues congolaises) est un atout que l'on n'arrive pas à capitaliser.

5.4 Défis par rapport aux exigences de la qualité

Dans le contexte où les langues congolaises s'avèrent être des langues dominées et peu maîtrisées des apprentis traducteurs, la qualité est un défi en vue de fournir au futur professionnel des compétences adéquates. Il y a lieu de noter que certains cours prévus au programme sont susceptibles de développer la compétence stratégique. Citons les cours *d'expression orale et rédaction* et ceux de *traductologie* comme contribuant à la formation à la qualité. Cependant, cette qualité ne peut être assurée sur le plan stylistique ou sur celui de la correction de la langue que de manière intuitive. En effet, les apprentis traducteurs n'ayant aucune formation dans les langues congolaises, il leur sera difficile d'assurer de la qualité stylistique encore moins de la qualité de correction de la langue.

La qualité terminologique risque aussi de souffrir, puisqu'au programme il n'existe pas un cours de terminologie. Pourtant ce cours s'avère important dans le contexte congolais où beaucoup de langues ont encore à construire la terminologie pour nombre de disciplines scientifiques ou d'autres domaines innovateurs.

Les différents cours de formation encyclopédique permettent à l'apprenti traducteur d'être compétent pour évaluer l'exactitude des informations véhiculées, en lui inculquant des comportements dont on a besoin dans l'exercice de la profession de traducteur et en développant une compétence extralinguistique. De ce point de vue, c'est un point positif.

Cependant, l'apprenti interprète n'a aucun cours d'analyse de discours. Aussi pensons-nous que le programme ne lui permet pas de développer sa compétence en matière de stratégie discursive. En effet, les langues de travail proposées n'organisent pas le discours de la même manière et n'argumentent pas non plus de la même manière. Il serait idéal de former les futurs interprètes à ces différences.

Published in : Ndongo-Keller, Justine ; Ntakirutimana, Évariste ; Thierno Cisse, Mame ; Van Campenhoudt, Marc (dir.), *La traduction et l'interprétation en Afrique subsaharienne : les nouveaux défis d'un espace multilingue. Translation and Interpretation in Sub-Saharan Africa : New Challenges in a Multilingual Space*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003898, doi : 10.17184/eac.9782813003898

6 Conclusion

Le multilinguisme, en Afrique en général et en RDC en particulier, est la règle et non l'exception. Dans ce contexte, la formation du traducteur et de l'interprète doit développer des compétences qui lui permettent de faire face aux défis actuels : multiplicité des langues, usage d'outils d'aide, changement du mode de travail, exigences en matière de qualité de la traduction.

Il s'avère que le programme que les universités congolaises proposent ne permet pas de développer plusieurs sous-composantes de la compétence de traduction (CT) et de la compétence de l'interprétation. Durant vingt ans, le programme de formation du traducteur et de l'interprète n'a pas évolué. Le moment est venu de l'actualiser en fonction non seulement du profil mais aussi des compétences professionnelles actuelles. Cela permettrait, nous l'espérons, de relever d'innombrables défis dans ce contexte multilingue de l'exercice des métiers de la traduction et de l'interprétation.

Bibliographie

Abi Abboud Stéphanie. (2010). *Des compétences en traduction et en interprétation.* Mémoire de maîtrise ès arts. Université de Montréal. (https://papyrus.bib.umontreal.ca/.../Abi%20Abboud_Stephanie_2011_memoire.pdf).

Bueno Garcia Antonio. (2007). « La traduction demain ». Dans *La Traductologie dans tous ses états.* Sous la direction de Wecksteen Corine et Kaladi Ahmed (El), p. 269-281. Arras : Artois Presses Université.

Carmen África Vidal Claramonte. (1994). « Approaches to the Teaching of Translation ». Dans *Revista Alicantina de Estudios Ingleses* 7, p. 185-192.

Chartier Delphine. (2012). *Traduction. Histoire, théorie, pratiques.* Toulouse : Presses universitaires du Mirail.

Chauvigné Christian et Coulet Jean-Claude. (2010). « L'approche par compétences : un nouveau paradigme pour la pédagogie universitaire ? ». Dans *Revue française de pédagogie* 172 : p. 15-28 (rfp.revues.org/pdf/2169).

Commission électorale indépendante. (2006). *Constitution de la République démocratique du Congo.* Kinshasa : Éd. CEI.

Commission permanente des études. (2010). *Programmes des cours.* Kinshasa : Éditions de la CPE.

Daniel Gile. (2005). *La traduction. La comprendre, l'apprendre.* Paris : Presses universitaires de France.

Daniel Gile. (1995). *Basic Concepts and Models for Interpreter and Translator Training.* Amsterdam : John Benjamins.

Guidère Mathieu. (2008). *Introduction à la traductologie.* Bruxelles : De Boeck.

Gouadec Daniel. (2009). *Profession Traducteur.* (2^{e} édition). Paris : La Maison du Dictionnaire.

Hulstaert, G. (1950). *Carte linguistique du Congo belge.* Bruxelles : Institut royal colonial belge.

Hurtado Amparo Albir. (2008). « Compétence en traduction et formation par compétences ». Dans *TTR.* Volume 21, Numéro 1, p. 17–64 (https://www.erudit.org/fr/revues/ttr/2008-v21-n1-ttr2896/029686ar.pdf)

Kareh Seham (El). (2010). « Enjeux et défis des écoles de traduction de demain ». (https://www.com.ulaval.ca/fileadmin/contenu/afi/\ldots/III-3_Seham_EL_KAREH.pdf).

Ladmiral Jean-Réné. (2015). *Sourcier ou cibliste. Les profondeurs de la traduction* (2^{e} édition). Paris : Les Belles Lettres.

Munday Jeremy. (2016). *Introducing translation studies. Theories and Applications.* (4th edition). New York : Routledge.)

Nord Christiane. (2008). *La traduction : une activité ciblée* (traduit de l'anglais par Beverly Adab). Arras : Artois Presses Université.

Published in : Ndongo-Keller, Justine ; Ntakirutimana, Évariste ; Thierno Cisse, Mame ; Van Campenhoudt, Marc (dir.), *La traduction et l'interprétation en Afrique subsaharienne : les nouveaux défis d'un espace multilingue. Translation and Interpretation in Sub-Saharan Africa : New Challenges in a Multilingual Space*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003898, doi : 10.17184/eac.9782813003898

Plassard Freddie. (2007). *Lire pour traduire*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.

Reiss Katharina. (2009). *Problématique de la traduction*. (Traduction et notes de Catherine A. Bocquet). Paris : Ed. Economica.

Seleskovitch Danica et Lederer Marianne. (2001). *Interpréter pour traduire* (4e édition revue et corrigée). Paris : Didier Érudition.

Published in : Ndongo-Keller, Justine ; Ntakirutimana, Évariste ; Thierno Cisse, Mame ; Van Campenhoudt, Marc (dir.), *La traduction et l'interprétation en Afrique subsaharienne : les nouveaux défis d'un espace multilingue. Translation and Interpretation in Sub-Saharan Africa : New Challenges in a Multilingual Space*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003898, doi : 10.17184/eac.9782813003898